



Faire des détours...

Marie-Christine Ségalen
(Section clinique de Rennes)

L'hystérique s'adresse au maître afin qu'il délivre le message inclus dans son symptôme. Les « maîtres » modernes qu'elle rencontre la laissent bien souvent sur sa faim car les réponses qu'ils apportent à sa plainte se situent la plupart du temps au niveau du corps (régimes alimentaires, relaxation anti-stress, nouvelles techniques corporelles, TCC, etc...) ne prenant pas en compte sa parole et la dimension inconsciente qui l'habite. Freud nous a appris que le symptôme du névrosé est une métaphore. La division du sujet s'y manifeste par le biais des signifiants, au-delà du sens que le discours du patient lui attribue de prime abord. Dans la rencontre avec un partenaire analyste, grâce au transfert et aux détours que les signifiants du sujet empruntent, le symptôme peut être traité différemment et la jouissance incluse dans la répétition apparaître.

Madame D., trente cinq ans, consulte pour des crises d'angoisses et des difficultés dans ses déplacements en voiture. Elle a déjà essayé divers spécialistes : plusieurs médecins, un guérisseur, une sophrologue, un naturopathe et pour finir, un psychiatre qui l'a mise sous anti-dépresseurs. Malgré tout cela, son angoisse ne s'atténue pas. Elle s'est même aggravée avec une série d'événements : son mari a été licencié de son entreprise, son plus jeune fils a eu une méningite, elle-même a été remerciée de son travail (employée dans une chocolaterie, elle n'arrêtait pas de « dévorer » des chocolats). Elle a aussitôt retrouvé une place dans la restauration : précisant « Je vais toujours là où ça ne me convient pas ».

Très limitée dans ses déplacements –Madame D. ne peut circuler sur des routes isolées, des autoroutes, elle ne peut traverser des ponts, ni conduire de nuit –, elle est « coincée » pour chercher du travail ailleurs. Ses angoisses « lui barrent la route ». Elle veut réfléchir à un projet professionnel pour ne plus se retrouver à occuper des postes insatisfaisants.

Au collège, Madame D. aimait beaucoup le dessin et voulait faire une école de styliste. Son père s'est opposé au projet, trop coûteux, de cette école privée. Elle fut alors orientée en secrétariat, ce qui ne lui a jamais convenu.

– « Ainsi votre père vous a barré la route ? »

Surprise de retrouver un fil pour son désir, via l'équivoque, le transfert se nouera. Elle m'entretiendra par la suite à chaque séance de ses difficultés de déplacement et des angoisses attendantes.

Une première scène

Sa « première attaque de panique » eut lieu un soir où son mari rentra tard. Seule, elle commença à s'angoisser, à ne plus pouvoir respirer. Cette crise fit « remonter » un événement qui a bouleversé son existence. À dix-huit ans, elle rencontre son futur époux et pendant trois ans, cette relation se poursuit sans nuages. Puis, lors d'une contingence, ils sont séparés. À son retour, il lui annonce qu'il a rencontré une autre femme. « Ça m'est tombé dessus, tout est descendu, je me suis liquéfiée ». Finalement son ami reviendra vers elle, ils se réconcilieront et se marieront. Un an plus tard aura lieu sa première « crise » et le début de ses difficultés de déplacement.

Le symptôme s'est constitué dans l'après-coup de la scène « traumatique » empruntant les mêmes voies somatiques.

– « Ainsi votre mari a failli être détourné par une femme ? »

L'histoire familiale

Ses parents se sont connus très jeunes. À seize ans, sa mère s'est trouvée enceinte. Ce fut une grossesse « honteuse, étouffée ». Rapidement, les grands parents s'approprièrent l'enfant. « Je n'ai manqué de rien sauf de ma mère ».

Une sœur est née deux ans plus tard, désirée cette fois. À vingt cinq ans, la mère (Madame D. en a neuf, sa soeur sept) les quittera brutalement, sans explications, les abandonnant au père et surtout à la grand-mère paternelle « Ma mère a pensé qu'elle ne servait à rien ». Ce départ sera suivi de deux années de silence puis, la mère se manifestera par le biais de quelques lettres.

– « Ainsi du jour au lendemain, votre mère a disparu de la circulation ».

Le symptôme est surdéterminé, comme dans la phobie du petit Hans, il inclut plusieurs significations. C'est une concaténation signifiante que le sujet élabore à son insu et qui prend appui sur les rencontres avec un réel qui ne peut être subjectivé sur le moment.

Effets de transfert

De la circulation, Madame D. m'entretiendra désormais à chaque séance. Elle rapporte à chaque fois les résultats de ses déplacements hebdomadaires concluant : « Je pense à vous quand je prends la grand route ». Elle décrit les détours compliqués qu'elle fait pour toujours rester près des habitations. Son angoisse : « [Se] retrouver toute seule au milieu de nulle part ». Elle est prise d'un sentiment « d'absence » quand elle doit passer par des endroits inhabités ; elle craint de s'évanouir.

Peu à peu, elle fait état de « ses progrès », s'étonnant d'emprunter une route directe jusqu'alors évitée, de traverser un bout de campagne, de conduire sur une portion d'autoroute, petites victoires qu'elle remporte et dont elle me fait le témoin, Ce sont les effets des circuits de la parole sur le symptôme. La levée des signifiants refoulés remis en circulation dans le transfert permet une considérable atténuation de l'angoisse.

Surgissement d'un affect

La colère surgit, adressée à son mari qui l'a trompée, à l'époque, avec une autre femme. « Je n'ai pas digéré d'être trompée à vingt et un ans, c'est une trahison. » Elle revient sur la scène où elle l'apprend : « Jusque-là, j'étais au centre du monde, c'est moi qui décidais, c'est moi qui le menais par le bout du nez et tout d'un coup, je ne contrôlais plus rien. J'ai perdu pied, c'est comme si j'étais abandonnée. »

Moment où l'identification phallique a été touchée, où l'angoisse de castration a surgi. C'est dans le corps que viendra se marquer la trace de cette perte phallique, par le sentiment « d'absence ». Le sujet est destitué d'une image idéale, sa position d'objet apparaît dans un moment de vacillation des semblants, d'où l'angoisse qui se traduit corporellement : « Je me suis liquéfiée ».

Sa colère est d'abord adressée au père, c'est une colère « ravalée ». Elle décrit un père toujours négatif dans ses paroles. Parole fatale : « T'es bien comme ta mère », reçue comme une gifle. C'est un père qu'elle idéalise et soutient sur le versant phallique « Mon père a tout réussi : il était menuisier, il s'est mis à son compte et a créé plusieurs entreprises. Il a une belle maison, une belle voiture », mais dit-elle, « il lui manque l'essentiel : savoir dialoguer ». Un père idéalisé, mais dont elle ne cesse de dénoncer les failles, les manquements. Le père n'a pas voulu lui payer l'école de styliste alors qu'il a payé, pour sa sœur, une école dentaire. Son amour pour le père est un amour déçu, qui la laisse dans une position de revendication phallique.

La féminité, l'oralité

Petite, Madame D. était très en retrait alors que sa sœur se mettait en avant, cette dernière recherchant l'exclusivité du père. Elle attribue cette différence au fait que le père aurait été plus à l'aise avec sa sœur, vrai garçon manqué, alors qu'elle, ressemblait davantage à sa mère, très féminine. Sa sœur est aujourd'hui homosexuelle. Elle en veut aussi à sa grand-mère, femme qui les a « beaucoup trop gâtées ». Elles étaient « gavées » de bonbons, de gâteaux et surtout, de chocolats. « Il fallait manger, combler le vide du départ de ma mère ».

« Mon père n'a rien fait pour retenir ma mère. Il s'est laissé « bouffer » par sa propre mère qui a « bouffé » sa belle-fille et sa petite-fille (elle-même).

Quand elle a douze ans, le père décide de prendre auprès de lui ses deux filles. Mme D. a dû composer avec une belle-mère âgée de vingt-deux ans, très féminine, qui leur a tout de suite imposé des limites. « Je suis passé du tout au rien. Je me suis réfugiée dans les douceurs. »

L'objet oral vient ici faire bouchon au manque sur un mode commémoratif infinitisant la perte, dans une répétition de jouissance. L'absence de paroles autour du départ de la mère, fixe le manque, qui devient la modalité d'être de ce sujet et la dévoration, le fantasme qui sous-tend ses relations aux autres.

Un aperçu sur la jouissance

Madame D. fait le constat suivant : satisfaite de quelque chose, par exemple de son travail ou de ses déplacements, elle se jette sur la nourriture : c'est de « l'autodestruction ». Elle se montre très coupable et divisée, constamment frustrée, jalouse des autres qui réussissent, jamais satisfaite. Dès lors qu'elle a une idée, « c'est déjà mort, c'est tué dans l'œuf. Je fais tout pour que ça rate. » Elle met sur le devant de la scène son insatisfaction, ses manques et jouit de la privation. Elle entrevoit la part mortifère de sa position et la prend à sa charge désormais, comme une question.

L'image du corps et l'érotisation

Madame D. se plaint de n'être pas à l'aise dans son corps, d'être « dérégulée ». Quelques jours avant ses règles, elle est à fleur de peau, elle râle pour rien, se réfugie dans le sucre « pour se reconforter ».

– « Se reconforter d'être une femme ? ».

Elle associe sur les réflexions du père à son endroit au moment de la puberté. Il faisait des remarques humoristiques sur « ses seins qui poussaient », sur le fait qu'« il faudrait faire du sport pour perdre un peu ça » en lui « passant la main sur les fesses ». Elle s'entend le dire, rougit, se reprend : « En tout bien, tout honneur, bien sûr, mon père n'avait pas de mauvaises intentions ». De l'érotisation de sa relation au père, elle garde une sorte de phobie du contact avec lui, signe de désir. Elle a par ailleurs tout fait pour ne pas être trop féminine : jean et basket, pas de bijoux ni de maquillage.

Identification masculine certes, mais dans le but sans doute de masquer sa féminité pour ne pas attirer le regard du père qui la trouble. L'énigme de la féminité est exacerbée faute de l'appui d'une parole qui viendrait « régler » ce trop de sensations qui afflue en elle à l'adolescence.

Somatisation et effet de perte

À la séance qui suit, elle revient souffrant violemment de maux de ventre. Elle a l'idée qu'elle s'est toujours sentie coupable du départ de sa mère, sans se l'avouer. Elle a pensé qu'elle ne valait pas suffisamment la peine pour que celle-ci reste. Elle dit n'avoir jamais ressenti de haine vis-à-vis de cette mère (la haine s'est retournée à son endroit) mais en avoir éprouvé

vis-à-vis de son père et de sa grand-mère. Elle dénonce la faille du père qui n'a pas voulu s'opposer à sa propre mère et défendre sa femme.

« Le départ de ma mère m'a anéantie inconsciemment. Mon père n'a pas eu les mots pour me rassurer, il n'a dit que du négatif sur ma mère. »

La culpabilité inconsciente, en relation avec ses fantasmes incestueux, apparaît par le biais d'une somatisation temporaire qui affecte réellement le corps. Là encore, sa position d'objet *a* est dévoilée, le non-dit vient alimenter le fantasme d'être cet objet chu, abandonné par l'Autre.

Un autre déplacement

Après les vacances, durant lesquelles elle s'est rendue compte qu'elle n'avait plus d'angoisses sur l'autoroute, ni pour voyager de nuit, elle dit qu'elle « se dégage de ça ». Elle ne prend plus de médicaments.

Elle cherche un nouvel emploi et décide de ne plus s'engager « dans la bouffe » ou « sous les ordres de », elle cherche un travail qui la « mette en valeur ». Elle se fera finalement embaucher dans un magasin de vêtements, où elle sera « responsable ». Elle se sent moins opprimée depuis qu'elle est « sortie du lot ». Elle s'est remise à faire du sport et « s'habille » mieux.

Son rapport à la nourriture change : elle mange toujours du chocolat, mais ce n'est plus de « l'engloutissement », c'est plus pour se « reconforter que pour oublier ».

Parallèlement, elle évoque le fait qu'elle aimerait faire quelque chose en marge de son travail : « C'était enfoui en moi, j'étais comme engourdie mais ça revient : faire quelque chose de créatif, avoir une idée originale et créer quelque chose : des bijoux, de beaux objets... »

Son désir est là à l'œuvre : créer quelque chose de beau, mettre un voile, petit déplacement qui vient l'aider à traiter la question de la féminité demeurée, jusque là, en plan.

Le couple

Son mari ne lui dit jamais rien : qu'elle grossisse ou au contraire qu'elle fasse des efforts pour maigrir, il ne réagit pas. Elle trouve peu d'encouragements de sa part, il ne soutient pas ses efforts vers la féminité et n'est sans doute pas très désirant à son endroit. Elle trouve son mari peu démonstratif, il ne « l'entreprend pas ». Elle tente par des tas de moyens de susciter son désir, mais il reste indifférent et puis, soudainement, de manière imprévisible, il vient vers elle et va « droit au but ». Elle, ce qu'elle aimerait, c'est « qu'il fasse des détours ».

La composante sexuelle, inhérente au symptôme hystérique, n'est pas apparue d'emblée, mais après un déplacement. C'est donc bien l'insatisfaction dans son rapport à un homme qui se manifeste. Laquelle pourrait la conduire à « aller voir ailleurs », d'où une autre signification du symptôme : limiter, dans la réalité, ses déplacements pour faire barrage à la route de son propre désir.